

Des Mondes meilleurs

de Paul Pourveur
mise en scène Philippe Sireuil

05-10.04.2016

Dossier pédagogique

Comédie de Genève
www.comedie.ch

Maria Da Silva
+4122 809 60 76
mdasilva@comedie.ch

mardi, mercredi,
jeudi, samedi 19h,
vendredi 20h,
dimanche 17h.
lundi relâche.



la comédie^{GE}

DES MONDES MEILLEURS

Présentation du dossier

Une journée, mi-figue mi-raisin, à la veille d'élections en Belgique. Raymond, homme politique, attend que Jean-Pierre lui écrive son discours, intitulé *Des Mondes meilleurs*. Mais la plume peine à trouver les mots et le titre ne dépasse pas la page blanche. Pendant ce temps, Henri, candidat adversaire, a disparu et la rumeur s'installe.

Sur fond de crise du capitalisme, de déboires politiques, d'insatisfaction conjugale et d'envie de croquettes aux crevettes, les personnages de la pièce, semblent empêtrés dans un présent perpétuel. Entre vies privées et destins politiques, ils se confrontent malgré eux à la fin des utopies. Comédie lucide et acide, *Des Mondes meilleurs* questionne notre rapport à la réalité dans une « société du spectacle » où les plafonds blancs ne font plus rêver.

Au printemps 2013, Philippe Sireuil avait présenté à la Comédie sa vision des *Mains sales* de Sartre. Pour cette nouvelle création, il retrouve son compatriote Paul Pourveur avec qui il a déjà collaboré sur le spectacle à succès *Shakespeare is dead, get over it!* Comme point de départ, le metteur en scène propose le *Bréviaire des politiciens* de Mazarin. Au *vade-mecum* pour hommes de pouvoir, Paul Pourveur appose une réflexion autour de la parole politique et invite à explorer, pas une, mais les différentes voies possibles pour *Des Mondes meilleurs*. Qu'est-ce qui nous fait rêver au XXI^e siècle? Quelles utopies s'offrent encore à nous?

Dans ce dossier d'accompagnement pédagogique nous aborderons :

- Quelques **pistes d'analyse** qui constituent une **introduction à l'œuvre**: le contexte de sa création, ses thématiques, son style, ses références;
- Les **notes d'intention** de Philippe Sireuil et de Paul Pourveur, suivies d'un **entretien** avec le metteur en scène, un **extrait du texte** de la pièce, des **recherches** autour du **personnage allégorique de Louise** et de la **scénographie**, qui nous font entrer dans les coulisses de la création;
- Un bref **lexique** sur quelques notions du **langage politique** qui permettent d'aborder ses particularités, un **extrait d'un discours** prononcé par Churchill, ainsi que l'accès au **jeu en ligne** Tabula Rasa de la RTS;
- Des extraits du *Bréviaire des politiciens* du Cardinal Mazarin qui constitue le point de départ du projet;
- Quelques extraits d'**ouvrages de référence** qui prolongent la réflexion autour des notions de « **crise** » et de « **postmodernité** »: *La crise sans fin* de M. Revault d'Allonnes, *La politique postmoderne* de T. Seguin et *Écrire la crise* de M. Gontard.

DES MONDES MEILLEURS

Sommaire

Distribution.....	p.4
Présentation et pistes d'analyse.....	p.5
Point de départ par Philippe Sireuil.....	p.9
Intentions d'écriture par Paul Pourveur.....	p.10
Entretien avec Philippe Sireuil.....	p.12
Extrait de la pièce.....	p.15
Le projet scénographique par Philippe Sireuil.....	p.18
Éléments iconographiques et historiques.....	p.20
La vie politique: langage et jeu.....	p.22
« Bréviaire des politiciens » de Mazarin.....	p.24
« La Crise sans fin » de Revault d'Allonnes.....	p.25
« La politique Postmoderne » de Seguin.....	p.27
« Écrire la crise » de Gontard.....	p.30
Biographies.....	p.32

DES MONDES MEILLEURS

Distribution

texte: Paul Pourveur

mise en scène & lumières: Philippe Sireuil

jeu: Frank Arnaudon, Pauline Desmet,
Gwendoline Gauthier, Janine Godinas,
Berdine Nusselder, Julie-Kazuko Rahir,
Fabrice Rodriguez, François Sikivie,
Hélène Theunissen, Chloé Winkel

scénographie: Vincent Lemaire

costumes: Catherine Somers

maquillage: Urteza Da Fonseca

vidéo: Stefano Serra

décor sonore: François Joinville

assistanat mise en scène: Delphine Peraya

construction décor: Alain-Max La Roche et
Olivier Waterkeyn

régie plateau: Stanislas Drouart

régie son et vidéo: Antoine Halsberghe

régie lumière: Bruno Smit

direction technique: Lorenzo Chiandotto

production: La Servante www.laservante.be

coproduction: Comédie de Genève, Rideau de
Bruxelles, Théâtre en Liberté et Théâtre
de la Place des Martyrs

avec l'aide du: Centre des Arts Scéniques
(Belgique)

DES MONDES MEILLEURS

Présentation et pistes d'analyse

Introduction

Écrite en 2012, mais ayant subi diverses révisions depuis, *Des Mondes meilleurs* est une pièce complexe, polyphonique, polysémique, mais aussi très poétique, qui fait état du monde actuel. Construite comme un puzzle, dans lequel les temporalités, les histoires et les personnages se croisent et s'entrecroisent, la pièce aborde, sous différentes formes, le monde politique et son langage: ses formes de communication, ses stratégies discursives et ses idéologies.

Sept personnages (3 hommes et 4 femmes) cohabitent dans cette fable qui mêle espace public et sphère privée, aujourd'hui et hier, la petite et la grande histoire: Jean-Pierre, la plume; Henri et Raymond, les hommes politiques; Élise et Françoise, leurs épouses; Gwen et Louise, les figures allégoriques du passé.

L'action se déroule durant une journée, la veille d'élections en Belgique, ponctuée par trois chansons de Bob Dylan¹. Le texte est composé de parties narratives et dialoguées. Une structure hybride où l'on questionne l'énoncé narratif. Qui se cache derrière le narrateur omniscient? À qui appartient cette voix caustique, teintée d'humour?

Les mots de l'Histoire

S'appuyant sur une vaste bibliographie², Paul Pourveur s'est intéressé à comprendre les codes et les mécanismes du dire politique. Tout en traversant les grands discours du XX^e et du XXI^e siècles, il a aussi rencontré deux plumes³ d'un ministre belge.

Prononcés par des Hitler, Churchill, De Gaulle ou Kennedy, les discours du XX^e siècle ont le goût de la métaphore, du symbole. Ils n'ont pas peur du poids des mots pour faire adhérer les citoyens à une idée, susciter leur confiance et les faire rêver. À l'image des discours écrits pour Henri qui «étaient parsemés de mots lourds de sens, des métaphores magnifiques.» Et à Élise, nostalgique, de poursuivre «J'aimais bien tes envolées sur l'Histoire, le poids de l'Histoire, que nous forgeons l'Histoire.»⁴

Mais le XXI^e siècle n'est plus le XX^e siècle. Le monde a changé. C'est un fait. Et le siècle naissant ancre davantage le discours dans le réel. Le pragmatique Raymond

1 Les trois chansons de Bob Dylan : *Like a rolling stone*, *I want you* et *Changing of the guards*, rythment le moral des auditeurs belges.

2 *La crise sans fin*, Myriam Revault d'Allonnes, Éd. Seuil; *Sous la plume*, Marie de Gandt, Éd. Robert Laffont; *Storytelling*, Christian Salmon, Éd. La découverte; *La haine de la parole*, Claude Allione, Éd. Les liens qui libèrent; *Bréviaire des politiciens*, Cardinal Mazarin, Éd. Arléa; *L'orateur idéal*, Cicéron, Éd. Rivages poche/Petite bibliothèque; *Les nouveaux chiens de garde*, Serge Halimi, Éd. Raisons d'agir; *Dictionnaire amoureux de la politique*, Philippe Alexandre, Éd. Plon; *Ces mots qui nous gouvernent*, Mariette Darrigrand, Éd. Bayard; *Menteurs*, Jean-Francois Kahn, Éd. Plon; *Les grands discours politiques de 1900 à nos jours*, Kevin Labiausse, Éd. Bréal; *Petite histoire du mensonge*, Maria Bettetini, Éd. Hachette; *Le délire néolibéral*, Paul Verhaeghe, Éd. ASP; *The world that never was*, Alex Butterworth, Éd. Vintage books.

3 Sorte de Scribe, la plume est la personne qui rédige les discours politiques.

4 Paul Pourveur, *Des Mondes meilleurs*, version du 07.09.2015, p.12.

DES MONDES MEILLEURS

Présentation et pistes d'analyse (suite)

affirme «Je veux du *constat* pas une *histoire*»⁵ ou encore «une overdose de réalité!»⁶ Et, virulent, il déclare «Ce n'est pas avec des symboles que l'on change le monde!»⁷

Faisant état du monde actuel, marqué par la répétition des crises économiques, l'auteur démontre la répercussion de cette situation dans le champ politique. «Aujourd'hui - je suppose que la crise économique en est responsable -, les politiciens amènent plus de réel dans les discours. On n'a pas le temps de rêver, il faut résoudre la crise. Et les discours sont parsemés de mots tels que: austérité, réformes structurelles, diminuer la dette publique, relancer la consommation, les pensions - avec chiffres et faits concrets à l'appui. Les politiciens sont dans la réactivité face à une situation qui semble les dépasser.»⁸

La communication politique

Comme le dit Jean-Pierre «La parole en politique n'est pas le reflet d'une conviction, mais un instrument de conquête.»⁹ Le langage ne sert plus à convaincre mais à séduire. La parole est instrumentalisée, elle est employée non à des fins de vérité, mais de séduction. Après sa disparition, Henri confesse: «Toutes les paroles qui s'échappent de ma bouche semblent être un tissu de mensonges, de leurres. Et le problème est que je suis convaincant apparemment, beaucoup de gens me font confiance, non parce que ce que je dis est vrai ou fondé ou prouvé, mais parce que... je ne sais pas... mais je ne peux plus ouvrir la bouche sans me dire que je dis des conneries.»¹⁰ Auparavant, Jean-Pierre l'avait déjà annoncé «Le mensonge devenait une conviction.»¹¹

En associant ainsi la communication politique au mensonge, l'auteur dénonce clairement la vacuité des mots «sans substance»¹² utilisés par ceux qui gouvernent. Un vide sémantique qui fait résonner le vide existentiel d'êtres humains incapables d'imaginer *Des Mondes meilleurs*. Épris d'une nouvelle lucidité, Henri remarquera même «La vraie crise, ce n'est pas la crise économique, mais c'est qu'on est vraiment en train de devenir con!»¹³

Le couple en crise

La pièce ne se limite pas uniquement à la description de l'absence de perspectives dans le champ politique, *la fin des Grandes Histoires*, elle fait également état de la crise dans le cadre intime. Trois couples incarnent trois types d'échecs: la séparation par manque de conviction (Françoise et Raymond), la séparation par abandon (Élise et Henri) et la séparation pour infidélité (Jean-Pierre et son ex-femme). Ces

5 Paul Pourveur, *Des Mondes meilleurs*, version du 07.09.2015, p.32.

6 Ibid., p.32.

7 Ibid., p.34.

8 Paul Pourveur, *Survivre à la fin des Grandes Histoires*, Lansmann Éditeur, 2015, pp.114-115.

9 Paul Pourveur, *Des Mondes meilleurs*, p.23.

10 Ibid., p.22.

11 Ibid., p.12.

12 Ibid., p.8.

13 Ibid., p.21.

DES MONDES MEILLEURS

Présentation et pistes d'analyse (suite)

histoires révèlent le désenchantement, à l'image d'une Françoise qui se dit que «le tout c'est de se convaincre que tout va bien»¹⁴, l'égoïsme d'un Jean-Pierre qui se demande «Pourquoi il a fait capoter cette grande histoire censée survivre à l'usure du temps.»¹⁵, mais aussi la lucidité d'un Henri qui doit se «recadrer»¹⁶.

Des Mondes meilleurs nous présente des femmes et des hommes en perte de repères, qui se demandent comment vivre ensemble. Même la tentative d'un rapprochement affectif entre Élise et Jean-Pierre, pour combler l'absence et le manque de leurs conjoints respectifs, s'avère infructueuse. Le rééquilibrage, entre besoins individuels et projets communs, reste précaire. Le narrateur, peu convaincu de l'affaire, remarque: «Jean-Pierre et Élise s'embarquent dans cette histoire quelque peu bancal.»¹⁷

La fin des utopies ?

Face à la société actuelle, le constat d'Henri semble sans appel, empli de désespoir: «Autrefois, une crise, cela servait à quelque chose. C'était un moment de remise en question avec une sortie de crise toujours possible. Ensuite c'est devenu un moment de rupture radicale avec ce qui précédait. Aujourd'hui, la crise est permanente. Et la crise est partout : crise économique, crise des migrants, crise du logement, crise du couple, crise des éleveurs, crise de l'euro... c'est l'enlèvement perpétuel. Plus personne ne croit en fait à une sortie possible et il n'y a quasiment plus de remise en question. Ce n'est plus une sorte de rite de passage, ce n'est plus un devenir, c'est un état permanent. Et l'on est dans la réactivité. Rien de plus.»¹⁸

La réponse de Raymond atteste d'une attitude de résignation «Tout le monde semble me demander de changer radicalement les choses. C'est une idée absurde. On ne change pas radicalement les choses, on change quelques détails, on aménage le décor et c'est tout.»¹⁹

La pièce complexifie ces pensées en intégrant deux personnages féminins insolites: Gwen, la femme avec une épée dans la tête, et Louise, l'allégorie de la révolte. Contestant le discours néo-libéral de Raymond, Gwen ironise: «C'est quoi cette idée débile de vouloir changer le monde!»²⁰ *Des Mondes meilleurs* se conclut ainsi par les mots que les deux figures métaphoriques répètent tout au long de la pièce: «Absinthe? Quelqu'un? Ou un pavé? Quelqu'un?»²¹ Une manière sans doute pour l'auteur de questionner le positionnement de chacun entre l'oubli (absinthe) et l'action (pavé). Serait-ce, encore et toujours, deux réponses possibles vers *Des Mondes meilleurs* ?

14 Paul Pourveur, *Des Mondes meilleurs*, version du 07.09.2015, p.43.

15 Ibid., p.25.

16 Ibid., p.7.

17 Ibid., p.42.

18 Ibid., p.21.

19 Ibid., p.35.

20 Ibid., p.33.

21 Ibid., p.45.

DES MONDES MEILLEURS

Présentation et pistes d'analyse (fin)

Une pièce postmoderne

Citations, références, allusions traversent toute la pièce: les chansons de Dylan, les extraits de discours politiques, ceux de *Madame Bovary* de Flaubert, Œdipe, les figures historiques, autant d'éléments préexistants au texte qui transforment et mettent à distance le sens de la pièce. Une pratique artistique associée au postmodernisme, défini par son emploi du collage, du fragment, du second degré²² (parodie, ironie...). Une esthétique du recyclage qui permet ici de revisiter, avec beaucoup d'humour, l'histoire de l'humanité.

Grand défenseur de ce courant, Paul Pourveur développe dans un chapitre, explicitement intitulé «Soyons postmodernes (à défaut d'être nostalgiques)»²³, sa propre vision: «Le postmodernisme est devenu le reflet d'une société orientée non par une quête identitaire unique, mais par l'acceptation de la multiplicité, non en manque de repères mais se situant vis-à-vis de 100 000 repères, non inquiète d'être bombardée par les technologies mais voulant être libérée par elles. Et celui qui survit à l'éclatement des Grandes Histoires, qui peut composer avec les débris, sera celui qui accepte de vivre dans un environnement où coexistent plusieurs codes sociaux et moraux mutuellement incompatibles, où il n'y a pas de début et jamais de fin.»²⁴

À la fin de la pièce, le narrateur indique ainsi que les experts du Bureau du Plan²⁵ prônent d'«être relativiste à mort. Celui qui survivra à l'éclatement des grandes histoires, qui peut composer avec les débris, sera l'homme mobile, c'est-à-dire: celui qui peut se résoudre à vivre dans un environnement où coexistent plusieurs codes sociaux et moraux mutuellement incompatibles, où il n'y a pas de début ni de fin. Le nouvel être humain sera le voyageur perpétuel, le nomade.»²⁶ Autrement dit, l'homme «postmoderne» serait-il sans attaches? Sans racines? Sans histoire?

22 Dans son essai, *Palimpsestes*, sous-titré «la littérature au second degré», Gérard Genette offre une approche théorique sur la relation qu'un texte entretient avec des productions littéraires antérieures (ce qu'il nomme l'hypertextualité). L'auteur démontre la circulation des œuvres en soulignant le lien qu'elles tissent, soit par transformation, soit par imitation, dans le champ littéraire. Une pratique que l'on ressent fortement dans l'écriture de Paul Pourveur qui sans arrêt cite, fait allusion ou parodie des éléments du passé. Une écriture «postmoderne», référentielle et multidimensionnelle. Cette esthétique nous invite à repenser la pièce comme un espace, un réseau, une bibliothèque, où chaque référence, citation ou allusion en transforme le sens. Cf. Gérard Genette, *Palimpsestes: la littérature au second degré*, Éditions Arléa, 1996.

23 In *Survivre à la fin des Grandes Histoires*, Paul Pourveur, Lansman Éditeur, 2015, pp.98-117.

24 Ibid., p.98.

25 Le Bureau fédéral du Plan (BFP) «est un organisme d'intérêt public. Il réalise des études et des prévisions sur des questions de politique économique, sociale, environnementale et leur intégration dans une perspective de développement durable.» (Communication officielle sur leur site web)

26 Paul Pourveur, *Des Mondes meilleurs*, version du 07.09.2015, p.43.

DES MONDES MEILLEURS

Point de départ par Philippe Sireuil

«Simule. Dissimule. Ne te fie à personne. Dis du bien de tout le monde. Prévois avant d'agir.» France-Inter, un après-midi, voici quelques mois: Fabrice Lucchini, avec la suavité roublarde de sa voix, lisait le *Bréviaire des Politiciens* du Cardinal Mazarin. Je cherchais confusément depuis quelques années un angle d'attaque qui me permettrait de porter sur scène un des sujets qui me passionne en tant que citoyen et artiste, la chose politique, l'*homo politicus*, et le déclic se fit à l'instant. J'achetais le livre, dévorais les préceptes de gouvernement, ces leçons pragmatiques à destination de l'homme de pouvoir d'hier et d'aujourd'hui. J'eus le projet de le porter tel quel à la scène, mais, à la réflexion et même si je ne souhaitais pas en faire une adaptation théâtrale qui figerait le fond et la forme du propos, me manquait le lien à la fois avec le présent et le théâtre même si j'y trouvais - comme l'écrit Umberto Eco dans la préface - «plein de gens que vous connaissez pour les avoir vus à la télé ou rencontrés en entreprise».

Il me fallait donc un écrivain. Paul Pourveur s'est de suite imposé. J'avais mis en scène avec un immense bonheur le *Shakespeare is dead, get over it*¹, je le savais lui aussi attentif à la chose politique; et l'inventivité de ses formes narratives et la fantaisie gloutonne de ses curiosités me garantissaient qu'une fois l'écriture au bout de son terme, j'aurais devant moi un texte qui tiendrait du poème, du rébus, du logogriphe, du fragment, autant d'éléments formels qui me paraissent essentiels pour traiter du discours politique - et corollairement de son mensonge, de celles et ceux qui le portent, le vivent, l'assument - et corollairement de leurs mensonges.

Le voilà aujourd'hui, aux prémises de sa tâche. À la lecture des quelques ébauches dont j'ai déjà pris connaissance, l'invitation que je lui ai faite me paraît judicieuse.

14 août 2012

¹ Spectacle créé au Théâtre National de Belgique, saison 2008-2009.

DES MONDES MEILLEURS

Intentions d'écriture par Paul Pourveur

Genèse

Le point de départ de ce projet, proposé par Philippe Sireuil, est l'ouvrage du Cardinal Mazarin *Bréviaire des politiciens*, livre de préceptes et prescriptions à l'intention des hommes politiques. Partant de ce point de départ nous nous sommes concentrés sur le discours politique, le langage politique. Le discours politique est une forme de communication ayant pour arène l'espace public où des acteurs s'expriment au nom d'une institution ou d'un parti politique dans le but de fédérer. Ce discours est intéressant puisqu'il est non seulement représentation d'un pouvoir mais il doit également être crédible et convaincant afin d'avoir une influence sur le réel.

Ce type de communication atteint son comble en période électorale. Dans cette période il s'agit avant tout de mettre en scène un idéal politique explicite et complètement assumé. L'idéal politique est souvent un savant mélange entre idéologie, idéal et utopie. Il s'agit de présenter, de vendre un nouveau/autre projet de société, d'entretenir la notion de perfectibilité d'une société, de l'être humain.

La pièce de théâtre veut explorer les mécanismes de ce type de communication, de ce langage, de la rhétorique qui est supposée pouvoir installer une autre réalité, d'avoir une quelconque influence sur l'être humain. Un discours politique qui, s'il veut faire adopter un point de vue, se doit d'être éloquent, précis dans son imprécision, endoctriner d'une manière ou d'une autre mais se doit aussi être le reflet de certaines valeurs morales ou vertus.

La notion d'espace public est aujourd'hui en grande partie virtuelle (les médias, internet, Twitter, Facebook, Second Life). Cet aspect sera également mis en avant afin d'analyser son influence sur le langage. D'autre part nous voudrions opposer au discours politique la relation entre le langage, la pensée et la réalité. Théoriquement, le langage pilote la pensée et par conséquent une certaine vision de la réalité.

La pièce se déroulera pendant une période électorale et par le biais de plusieurs histoires qui vont s'entrecroiser, des histoires où présent et passé vont s'entremêler, où des personnages essaient, par le biais du langage, d'installer une autre réalité, «un monde meilleur» – tout en essayant de se tenir en équilibre entre loyauté et trahison, fidélité et infidélité, sincérité et malhonnêteté, vérité et mensonge.

La structure de la pièce est comme un puzzle, des éléments vont s'agencer de manière causale ou non causale. Comme pour la plupart de mes pièces, plusieurs formes seront employées (prose, théâtre, poésie).

Même si la pièce traite de politique, il ne s'agit pas de promouvoir l'une ou l'autre politique de gauche ou de droite. Les mécanismes que nous voulons explorer s'appliquent à tous les partis et sont indépendants d'une idéologie.

DES MONDES MEILLEURS

Intentions d'écriture par Paul Pourveur (fin)

Fable¹

La pièce *Des Mondes meilleurs* raconte l'histoire de trois couples qui sont arrivés à un moment de leur vie où il faut se réinventer. Je décidai de placer l'action de la pièce à la veille des élections. C'est à ce moment-là que les discours et la communication avec les électeurs doivent se montrer très performants. Des élections qui se déroulent évidemment en pleine crise économique.

Il y a Jean-Pierre qui est une «plume»: il vient de se séparer de sa femme et n'arrive pas à décoller de sa table (en formica). Il doit écrire un discours pour Raymond, un politicien, dont il a le titre: «Des Mondes meilleurs». Mais il n'arrive pas à écrire la suite. La page reste désespérément blanche.

Il y a Raymond, qui se prépare pour sa campagne électorale, et sa femme Suzanne qui trouve que leur couple doit se réinventer: elle ne veut pas se séparer, elle voudrait une «saison deux».

Et puis, il y a Henri, politicien de l'ancienne garde qui, un matin, a un moment de lucidité aiguë et est écrasé par cette sensation soudaine qu'il est complètement à côté de la plaque en ce qui concerne la politique.

La plupart de ces personnages réalisent qu'ils ont assez stagné et qu'il faut franchir le pas vers une autre vie; ils tentent de retrouver cette foutue première marche qui pourra les mener vers «des Mondes meilleurs». Dans la pièce, des éléments du passé font retour, mais sous la forme de bribes, de ruines. Ce sont des visions d'autrefois qui promettaient un monde meilleur. Elles sont désormais en piteux état ou complètement inutiles.

Il y a aussi une table en formica qui joue un rôle essentiel. Ces tables, on les retrouvait quasiment dans toutes les cuisines dans les années 50 et 60. Et c'est sur celles-ci – soi-disant – et pour les besoins de la pièce – que les dernières grandes utopies sociétales ont été élaborées. Hannah Arendt, Simone de Beauvoir, Daniel Cohn-Bendit, Martin Luther King, André Renard: tous étaient assis à ce type de table lorsqu'ils ont esquissé ce qui aurait dû devenir plus tard une société meilleure et plus juste.

La pièce se déroule sur l'espace d'une journée, la veille du commencement de la campagne électorale – et cette journée est aussi – soi-disant – le jour du 75ème anniversaire de Bob Dylan. Pour fêter cet événement, la radio passe toute la journée ses chansons – ce qui mine et plombe le moral des Belges.

Cette pièce était une première tentative de changer de cap, d'élaborer des nouvelles utopies, de commencer une nouvelle recherche narrative.

¹ In Paul Pourveur, *Survivre à la fin des Grandes Histoires*, Lansmann Éditeur, 2015, pp.115-116.

DES MONDES MEILLEURS

Entretien avec Philippe Sireuil

Ce n'est pas la première fois que vous créez un texte de Pourveur.

Des Mondes meilleurs est le résultat d'une commande que j'ai faite à Paul Pourveur. J'avais mis en scène au Théâtre National de Belgique en 2008 un autre de ses textes, *Shakespeare is dead, get over it*, et la fréquentation de son écriture, ma jouissance scénique à ce premier contact, le succès rencontré par le spectacle, tous ces éléments m'avaient donné l'envie d'un nouveau rendez-vous. Encore fallait-il le déclic... Il vint un après-midi à l'écoute de France Inter: Fabrice Lucchini, avec la suavité roublarde de sa voix, lisait le *Bréviaire des Politiciens* du Cardinal Mazarin: «Simule. Dissimule. Ne te fie à personne. Dis du bien de tout le monde. Prévois avant d'agir.» J'achetais illico le livre, en dévorais les leçons à destination de l'homme de pouvoir; j'eus un temps le projet de le porter tel quel à la scène, mais très vite, la nécessité d'un travail d'écriture débordant le livre s'est imposée et j'ai songé à Paul Pourveur. En m'adressant à lui, j'étais sûr qu'il s'emparerait du sujet en le dépassant, et l'inventivité de son écriture ainsi que la fantaisie gloutonne de ses curiosités et de ses obsessions me garantissaient qu'une fois l'écriture à son terme, j'aurais un texte qui tiendrait du poème, du rébus, du récit, du logogriphe, du fragment, un espace d'écriture ouvert sur le monde et sur le théâtre d'aujourd'hui – ce qui est advenu.

Ce qui m'a frappée quand j'ai ouvert le texte de Pourveur, ce sont ses points de rencontre avec Les Mains sales de Sartre, que vous avez mis en scène à la Comédie en 2013. C'est une nécessité pour vous aujourd'hui de faire un théâtre sur la politique?

«Ce n'est pas une pièce politique, mais une pièce sur la politique» disait Jean-Paul Sartre à propos de son texte. On pourrait dire de fait la même chose du texte de Paul Pourveur. D'autres thématiques relient les deux ouvrages: le croisement de l'intime et du politique, l'opposition entre le pragmatisme et l'idéal, le cousinage des figures intellectuelles – petite-bourgeoise pour Hugo dans *Les Mains sales* et bobo pour Jean-Pierre dans le texte de Pourveur. Si ce n'est que les mots ne sont plus crus, ni par ceux qui les profèrent, ni par ceux qui les écrivent, que la faillite a remplacé l'utopie, que le slogan et l'hydre néo-libérale pilotent la pensée, que le camarade a fait place au hipster et que l'engagement se dissout dans les affres du réel au lieu de chercher à le transformer. La chose politique, ses postures, sa rhétorique, l'homo politicus et son théâtre m'ont de tout temps passionné, mais je n'avais pas songé que la contiguïté entre les deux textes était aussi prégnante, sans doute, parce qu'en matière de forme et de posture, tout les différencie et les oppose même. Sartre magnifie l'usage des mots, Pourveur s'en méfie, Sartre ne se préoccupe pas des formes, Pourveur s'amuse avec elles.

Le texte de Pourveur offre aussi une réflexion sur le «discours» politique.

Mettre en jeu le discours politique, et ses leurres, ses mensonges, était le premier objet de la commande passée. En situant son texte, «à la veille d'une campagne électorale en Belgique», comme l'indique la mention sous le titre, Paul Pourveur met le

DES MONDES MEILLEURS

Entretien avec Philippe Sireuil (suite)

discours au centre du texte, le titre de la pièce étant aussi le slogan trouvé par Jean-Pierre et le titre du discours qu'il est chargé d'écrire pour Raymond dont il est aujourd'hui la «plume», après avoir été celle de Henri, l'adversaire du premier nommé. « Le mensonge devenait une conviction » explique Jean-Pierre pour expliquer sa désertion. Pour lui, écrire un discours, ce n'est plus chercher à donner du sens, à donner chair à la triade de l'idéologie, de l'idéal et de l'utopie, mais trouver la formule qui fera remonter le candidat dans les sondages, qui fera le buzz sur les réseaux sociaux: c'est une posture d'un pessimisme complet, mais, en la matière, il est à peu près certain que la réalité des joutes démocratiques dépasse largement la fiction.

Le récit tient une place importante dans le texte de Pourveur. Les séquences dialoguées sont parfois interrompues par une narration qui fait avancer l'intrigue, ou par les «Rapports» tout à la fois absurdes et précis du «Bureau du Plan»... Comment allez-vous traiter cette matière dans la mise en scène?

Je suis surtout frappé de la rapidité avec laquelle l'écriture passe d'une forme à l'autre, d'un lieu à l'autre, d'un temps à l'autre – même à l'intérieur d'une séquence, la réplique qu'on croyait destinée à tel rôle s'avère en introduire un autre. Nous sommes face à un puzzle, donc à une matière à la fois très organisée et très découpée. Nous ne pourrions en trouver l'image synthétique qu'après avoir testé toutes les virtualités, c'est dire si le travail des répétitions avec les acteurs et les différents collaborateurs artistiques sera déterminant. Le récit, les rapports, les citations, les situations dramatiques, sont autant d'éléments que je m'évertuerai à partager entre toute la distribution, il nous faudra à la fois baliser et mélanger, prendre garde à ne pas «figer» ce texte qui procède par rebond, par ricochet.

Le bureau du plan n'est pas une invention littéraire, c'est en Belgique «un organisme fédéral d'intérêt public qui réalise des études et des prévisions sur des questions de politique économique, sociale, environnementale», ainsi qu'on peut le lire sur le site de l'institution. Les rapports qui ponctuent le texte de Pourveur relèvent eux de la fiction et de la fantaisie.

Dans la pièce, l'un des deux candidats aux élections disparaît, se dilue dans les autoroutes de la communication pour se transformer en rumeur...

Le monde virtuel comme les mondes parallèles occupent et préoccupent Paul Pourveur depuis de nombreuses années, il est fasciné par la mécanique quantique qui postule une réalité non déterministe, et il a d'ailleurs écrit une pièce sur ce sujet, *Aurore Boréale*, il y a une quinzaine d'années. Faire disparaître Henri et le faire revenir en rumeur, c'est à la fois dessiner l'ambiguïté de la réalité – sommes-nous ce que nous sommes? –, donner corps à la virtualité médiatique, et aussi user d'un stratagème de la tradition théâtrale qui concourt à renforcer les décalages de l'écriture. L'acteur pressenti pour le rôle me demandait très récemment comment il devrait jouer une rumeur, je n'ai pas la réponse...

DES MONDES MEILLEURS

Entretien avec Philippe Sireuil (fin)

Il y a deux figures féminines particulièrement intéressantes dans Des Mondes meilleurs. Gwen, la femme à l'épée à moitié enfoncée dans la tête, et Louise, la révolutionnaire de 1789 et de 1871... Pouvez-vous nous en parler ?

Gwen et Louise sont ce que l'écrivain appelle des «visions». Elles proviennent du passé pour bouleverser le présent, mais elles ne sont plus que la trace effacée et réinventée de la légende ou de l'histoire dont elles sont issues. Femme de roi d'un côté, femme du peuple de l'autre, ces icônes des temps anciens forment dans le texte une sorte de duo intempestif, bousculant le temps des dialogues, interpellant les protagonistes, se logeant au creux du désarroi des hommes. «Absinthe?» demande l'une. «Pavé?» demande l'autre. L'oubli d'un côté, la révolte de l'autre.

Suzanne et Élise, les femmes des hommes politiques sont, elles, ancrées dans le réel et le présent. Elles n'en sont pas moins, à mes yeux, des figures féminines bouleversantes, prises dans les rais d'une histoire qui les cantonnent soit à la fuite, soit à l'abandon.

Pourquoi Des Mondes meilleurs? Pourquoi le pluriel?

Hormis l'écho à Huxley et à Voltaire, je ne sais pas, sauf qu'il y a dans l'adjectif l'espérance d'un lendemain qui chanterait, qui enchanterait – on sait l'ironie qu'il peut contenir... Pour ce qui est du pluriel, Raymond ne cesse de poser la question à Jean-Pierre, et Jean-Pierre ne répond pas. J'aurais plutôt envie de faire comme Jean-Pierre... On pourrait dire plus sérieusement que, par refus de la causalité déterministe, la pluralité des interprétations et des lectures anime sans cesse l'écriture de Paul Pourveur, et que le choix du pluriel dans le titre résonne dès lors comme un manifeste.

DES MONDES MEILLEURS

Extrait de la pièce

Tout commence probablement avec une table en formica.

Autrefois, c'est une table ronde en bois qui inspirait la quête d'un monde où devaient régner fraternité, égalité et sagesse.

Depuis, la forme de la table est devenue libre et l'emploi multiple - et le bois a été remplacé par le formica.

La table en formica servait aux tâches journalières ainsi que de tremplin à fomenter des «prises de pouvoir de la vie». De nombreux individus y ont griffonné des textes fondateurs: Tom Hayden, Hannah Arendt, Simone de Beauvoir, Daniel Cohn Bendit, Martin Luther King, André Renard, tous étaient assis à ce type de table lorsqu'ils ont conçu ce qui aurait dû devenir un monde meilleur et plus juste. La table en formica était le terreau de la contre-culture. D'ailleurs, c'est là que Bob Dylan a écrit une première ébauche de son chef d'oeuvre, «Like a rolling stone».

Et c'est justement cette chanson-là que «La Première, Soyez curieux» fait résonner dans les foyers belges ce matin, à l'occasion du septante-cinquième anniversaire de cet illustre chanteur/compositeur. Et la présentatrice, Marie Vancutsem, d'ajouter, un peu cyniquement, que cette chanson s'adresse à tous les gens qui, autrefois aisés, se retrouvent dans la précarité à cause de la crise économique et sont maintenant obligés de survivre dans un monde devenu hostile et inconnu. Et Marie de conclure quand même par une note positive: n'est-ce pas libérateur d'être débarrassé de toutes ces attaches matérielles?

À cause de Marie Vancutsem, la Belgique se réveille mi-figue mi-raisin ce matin-là.

Et pour certains le réveil est plus figue que raisin.

Jean-Pierre- Avant d'ouvrir les yeux, la même pensée qui s'impose comme une évidence:

«Au secours, je vis...»

Suivi d'un décourageant:

«Et merde...»

Impossible d'ouvrir les yeux après de telles réflexions?

Suzanne- J'ouvre les yeux et je vois le plafond - un plafond qui semble s'étendre comme un immense paysage de boue blanche. Est-ce pour me rappeler que je dois soigner ma cellulite?

Raymond- Des crevettes? Des croquettes aux crevettes? Comme un besoin irrésistible qui s'impose dès le réveil.

Henri- Après une nuit bercée par Zolpidem, l'impression d'avoir acquis, comme d'un coup de baguette magique, une acuité visuelle pure, cristalline, diaphane, limpide... Affolant.

DES MONDES MEILLEURS

Extrait de la pièce (suite)

Élise-. Je flâne paisiblement dans une rue, mais mon ombre est déçue. Un passant le remarque et me dit que c'est mauvais signe.

Suzanne-. Je laisse ma cellulite de côté et je me fais la réflexion que le plafond est quand même vachement blanc cassé. Est-ce qu'une couche de peinture va tout résoudre ?

Jean-Pierre-. Donc, je n'ouvre pas les yeux. Je me retourne dans le lit et j'essaie de me rendormir, reprenant un rêve effloché de temps meilleurs.

Raymond-. Je parviens même à les sentir... à entendre la croute encore grésiller... je peux même ressentir cette chair moelleuse fondre dans ma bouche... Pourquoi ce besoin urgent ? Est-ce que cela va déterminer ma journée ?

Élise-. J'ai beau dire à ce passant que ce n'est qu'un rêve. Il prétend que l'ombre est cette part de nous que l'on préfère ignorer : cette part qui fait parfois de nous des êtres bêtes, cruels, jaloux... Je quitte ce rêve idiot et j'ouvre les yeux. Tout va bien. Tout va très bien.

Henri-. Terrifiant. Comme si je voyais tout avec des rayons X. Il y a des choses qu'on ne devrait jamais voir, qui ébranlent tout, qui vous donnent l'impression d'avoir été aveugle toute sa vie...

Jean-Pierre-. Mais tôt ou tard... il faut bien ouvrir les yeux... C'est difficile d'être un homme.

Gwen-. Absinthe ?
Quelqu'un veut de l'absinthe ?

Louise-. Ou un pavé ?
Quelqu'un ?

Jean-Pierre-. C'est difficile d'être un homme. Surtout le matin. Au réveil. Non ?

Jean-Pierre cherche une bonne raison de se lever bien qu'il n'ait pas le choix. Ce qui le pousse hors du lit n'est pas tellement un acte de bravoure, genre : aujourd'hui, je dois changer le monde, mais un besoin pressant d'uriner.

Et c'est toujours le même dilemme, tous les matins : aller aux toilettes ou essayer de se rendormir. Mais ignorer l'appel de la nature est illusoire. Après une visite aux toilettes, la cuisine : les armoires Faktum, le four à micro-ondes Hushalla, le réfrigérateur Frostigle, son lave-vaisselle Hjalpsam et surtout sa table en formica rouge. La femme de Jean-Pierre détestait cette table.

DES MONDES MEILLEURS

Extrait de la pièce (fin)

«Pourquoi gardes-tu cette monstruosité?»

«Pour sa fonction d'exemple, sorte d'attribut originel ou un truc dans ce goût-là». Avec sa femme, Jean-Pierre a quelques souvenirs de cuisine. Faire à manger, la vaisselle, projets de voyage, quelques disputes concernant la vie pratique, des moments tendres aussi et puis d'autres dont il n'est pas fier.

Maintenant, la cuisine est à lui tout seul. Avec pour prothèses indispensables à sa survie: le percolateur et le micro-ondes.

Et pendant qu'il boit son café et fume une cigarette, il essaie de se souvenir de ce qui l'a amené à se suicider narrativement. Il ne savait même pas que cela pouvait exister: un suicide narratif.

Ce qui tombe très mal puisque la campagne électorale commence, et qu'il est supposé écrire des tonnes de discours pour Raymond sur *Des Mondes meilleurs*.

Extrait tiré de Paul Pourveur, *Des Mondes meilleurs*, version du 07.09.2015, pp.3-5.

DES MONDES MEILLEURS

Le projet scénographique par Philippe Sireuil

Je n'avais de prime abord aucune idée tangible de ce que devait être l'écrin qui logerait le spectacle à construire. Le texte procédant par dilatations temporelles et spatiales et agissant l'une sur l'autre en ricochets successifs, on ne peut se résoudre à ce qu'on l'enferme facilement, dans un lieu défini.

Mon seul souhait – jusqu'à l'obsession –, était d'y voir figurer la table en formica rouge que le texte mentionne et sur laquelle la «plume» de l'homme politique est censée travailler, fumer, boire le café, mais définir l'espace à partir de ce seul élément ne suffisait pas.



Esquisse de Vincent Lemaire pour *Des Mondes meilleurs*

Après quelques errements et différentes esquisses qui ne nous satisfaisaient jamais entièrement, ni le scénographe, ni moi, la solution est venue, fortuite comme souvent, de la conjonction de deux éléments déclencheurs qui ont fait sens: d'une part la page blanche, aussi bien celle de l'écrivain que celle qui s'offre à l'impuissance de son clone fictionnel qu'est Jean-Pierre, et d'autre part, le garde-meubles.

Aidé de ce double référent métaphorique de la feuille et de la caisse, Vincent Lemaire a conçu un espace qui s'est progressivement simplifié jusqu'à ne plus comporter qu'un plancher blanc et une sorte de palissade formée de caisses blanches elles aussi, laissant la responsabilité à l'interprétation, à la vidéo et au son (qui occuperont une place prépondérante dans le spectacle), de s'y inscrire avec le plus de liberté et de légèreté possibles.

DES MONDES MEILLEURS

Le projet scénographique par Philippe Sireuil (fin)



Maquette de Vincent Lemaire pour *Des Mondes meilleurs*

Qu'on puisse par ailleurs, comme on m'en a déjà fait la remarque, imaginer qu'il y ait dans ces containers de bois alignés et empilés, ces foutus mondes meilleurs entreposés en pièces détachées, en une sorte de puzzle qui ne demande qu'à être reconstruit par l'action des hommes, n'est pas pour me déplaire...

DES MONDES MEILLEURS

Éléments iconographies et historiques

Pour les besoins de la mise en scène, une des comédiennes du spectacle, Pauline Desmet, a effectué des recherches d'éléments iconographiques et historico-culturels pour pouvoir aborder le personnage allégorique de Louise. Une démarche qui permet à la comédienne d'appréhender l'univers de ce personnage multidimensionnel, non-concret mais qui représente l'amalgame de diverses influences.

Dans la pièce, Louise est ce qu'on nomme communément une allégorie. Elle est autant la personnification d'une idée, un idéal, une idéologie que l'incarnation de personnages historiques qui ont réellement existé. Elle représente ainsi une figure allégorique construite à partir de plusieurs références :

- **Marianne**: symbole de la «mère patrie» française incarnant la devise «Liberté, Égalité, Fraternité» et l'idéal démocratique.

- **La liberté**: telle que représentée par Eugène Delacroix dans son tableau «La Liberté guidant le peuple» (1830), montré ci-dessous:



- **Charlotte Corday (1768-1793)**: l'assassin de Jean-Paul Marat. Cette Normande de 25 ans, éprise d'un idéal républicain, voit en Marat l'incarnation du mensonge et de l'injustice. Selon elle, l'homme politique perd la tête au moment de la Révolution française en usant à tort et à travers de la guillotine.

- **Louise Michel (1830-1905)**: femme révolutionnaire, féministe, et figure emblématique du mouvement anarchiste et ouvrier.

DES MONDES MEILLEURS

Éléments iconographiques et historiques (fin)

- Inna Shevchenko (1990-) : une des principales activistes des Femen, mouvement féministe ukrainien dont la particularité est de manifester les seins nus. Elle est la 13e éfגיע de Marianne sur un timbre. La première femme étrangère à avoir inspiré le symbole républicain.



Inna Shevchenko posant seins nus et le timbre à son éfגיע.

- **Mai 68 et les pavés**: moment historique d'illusion révolutionnaire et d'utopies qui prônait une transformation radicale de la vie et du monde. Ses slogans sont restés célèbres: «Sous les pavés, la plage!»; «Il est interdit d'interdire!»; «Jouissez sans entraves»; «La vie est ailleurs»; «Soyez réalistes, demandez l'impossible» ou encore «Élections, piège à cons».



Affiches représentant le «pavé» comme symbole contestataire de Mai 68.

DES MONDES MEILLEURS

La vie politique : langage et jeu

Notions autour du langage politique¹

La propagande: cherche à contrôler l'opinion publique, à modifier les actions des personnes ciblées. Lors de crises, la propagande a été utilisée pour déshumaniser l'ennemi et susciter la haine. La censure et la diffamation sont autant de manières de maîtriser l'information. De manière schématique, la propagande se concentre sur la manipulation des émotions, au détriment de la raison.

La communication politique: s'inscrit dans des formes médiatées de communication de l'opinion politique. C'est la représentation symbolique du pouvoir diffusée dans l'espace public via la communication des partis (publicité, slogan), les médias et les réseaux sociaux.

Le storytelling: est la mise en scène de la vie politique. Le lieu où le privé envahit l'espace public. L'action de raconter une histoire pour susciter un impact émotionnel, rendre le réel spectaculaire. Il s'oppose à l'argumentation basée sur la logique, le fait réel.

La rumeur: est la communication sans sujet. Elle se caractérise par l'absence de sujet revendiquant une opinion et l'absence de statut dans la communication politique. Elle se propage sans qu'on puisse la contrôler ou lui donner une réponse. C'est l'imaginaire d'une énonciation sans débat. Un bruit sans authentification.

La manipulation: définit toute action qui écarte le sujet de la vérité. Par exemple: la désinformation, le *storytelling* ou la propagande représentent des formes de communication qui déforment la réalité et visent à manipuler.

Analyse du discours politique

Voici un extrait du discours prononcé par Winston Churchill, le 13 mai 1940, devant la Chambre des Communes qui restera un des discours les plus célèbres du XX^e siècle. Trois jours plus tôt, Churchill, fort du soutien de l'opinion publique, succède à Neville Chamberlain au poste de Premier Ministre britannique, alors que les Allemands commencent à envahir la Belgique et la France. L'Angleterre reste le dernier rempart face au nazisme. Winston Churchill se présente alors devant les députés anglais, à la Chambre des Communes, pour y défendre sa future action gouvernementale.

« (...) À la Chambre des communes, je dirai comme je l'ai dit à ceux qui ont rejoint le gouvernement: **je n'ai rien d'autre à offrir que du sang, de la peine, des larmes et de la sueur.**² Nous avons devant nous une épreuve des plus douloureuses. Nous avons devant nous de nombreux et longs mois de combat et de souffrance. Vous demandez,

¹ Notions complétées par l'ouvrage: *Le Langage politique*, Bernard Lamizet, Ellipses, 2011.

² Citation employée par P. Pourveur dans la pièce *Des Mondes meilleurs*, version du 07.09.2015, p.15.

DES MONDES MEILLEURS

La vie politique : langage et jeu (fin)

quelle est notre politique? Je peux vous dire: c'est d'engager le combat sur terre, sur mer et dans les airs, avec toute la puissance, la force que Dieu peut nous donner, le combat contre une monstrueuse tyrannie, sans égale dans les sombres et désolantes annales du crime. Voilà notre politique. Vous demandez, quel est notre but? Je peux répondre en un mot: la victoire, la victoire à tout prix, la victoire en dépit de la terreur, la victoire aussi long et dur que soit le chemin qui nous y mènera; car sans victoire, il n'y a pas de survie. [...]»³

TABULA RASA: jeu virtuel sur le monde politique en Suisse

«La RTS [Radio Télévision Suisse] lance Tabula Rasa, le jeu web où l'on crée sa Suisse idéale.»⁴ Le 10 juin 2015, pour accompagner les élections fédérales, la rédaction radio de la RTS met en ligne le jeu Tabula Rasa, jeu didactique de stratégie politique où l'internaute reconstruit sa Suisse idéale.

Baisser l'âge de la retraite? Construire de nouvelles centrales nucléaires? Augmenter les subventions dans l'agriculture? Limiter l'immigration? Le joueur de Tabula Rasa, aux manettes politiques de son pays, devra prendre des décisions pour créer une Suisse qui corresponde à ses aspirations.

Il devra cependant s'assurer que le monde ainsi créé soit fonctionnel: il ne s'agit pas de dessiner une utopie, mais de faire des choix qui façonneront une Suisse qui, tout en reflétant ses valeurs, serait un État viable. Sous une forme ludique et accessible, utilisable également comme un outil pédagogique, la RTS souhaite sensibiliser et intéresser les jeunes (sans oublier les moins jeunes) à la vie politique et économique de leur pays, ainsi qu'aux enjeux à venir.

Dans le cadre de cette opération, des joueurs seront également invités à débattre sur les ondes de la RTS face à des élus politiques. Les données collectées dans le jeu viendront à leur tour enrichir les émissions, afin de surprendre le public, le transformer en acteur et lui offrir des analyses.

La plateforme du jeu en ligne: www.tabularasa.ch

³ In *Les grands discours politiques de 1900 à nos jours*, Kevin Labiausse, Éditions Bréal, 2e éd., 2014.

⁴ <http://www.rts.ch/info/suisse/6850695-la-rtts-lance-tabula-rasa-le-jeu-web-ou-l-on-cree-sa-suisse-ideale.html>

DES MONDES MEILLEURS

« Bréviaire des politiciens » par Mazarin

«Comme le faisait la plus ancienne et la plus pure philosophie, nous nous fondons aujourd'hui sur deux grands principes. Les anciens disaient: contiens-toi et abstiens-toi. Nous disons: simule et dissimule; ou encore: connais-toi toi-même et connais les autres – ce qui, sauf erreur de ma part, revient strictement au même. Nous commencerons par examiner le second de ces principes, après quoi, au sujet des différentes actions humaines, nous reviendrons au premier dans le second volet de cet exposé – dont je précise qu'il ne suivra aucun plan préétabli, tant il est vrai que c'est le hasard seul qui détermine les actions des hommes.»¹

«Axiomes

1. Agis avec tes amis comme s'ils devaient un jour devenir tes ennemis.
2. Dans une communauté d'intérêts, il y a danger dès qu'un membre devient trop puissant.
3. Quand tu as à cœur d'obtenir quelque chose, que nul ne le découvre avant que tu ne l'aies effectivement obtenu.
4. Il faut connaître le mal pour pouvoir le combattre.
5. Tout ce que tu peux régler pacifiquement, n'essaie pas de le régler par la guerre ou par un procès.
6. Mieux vaut accepter un léger préjudice que de faire avancer les affaires d'autrui parce qu'on en espère de grands bénéfices.
7. En se montrant trop dur en affaires, on s'expose à de grands dangers.
8. Le centre vaut toujours mieux que les extrêmes.
9. Tu dois tout savoir sans jamais rien dire, te montrer affable avec tout le monde et n'accorder ta confiance à personne.
10. L'homme heureux est celui qui reste à égale distance de tous les partis.
11. Conserve toujours quelque méfiance à l'égard de chacun, et sois convaincu que les gens n'ont pas meilleure opinion de toi que des autres.
12. Quand un parti est nombreux et puissant, même si tu n'en es pas, n'en dis jamais de mal.
13. Méfie-toi de tout ce vers quoi t'entraînent tes sentiments.
14. Pour offrir un cadeau ou donner une fête, médite ta stratégie comme si tu partais en guerre.
15. Ne laisse pas plus un secret t'approcher qu'un prisonnier évadé qui aurait juré de t'égorger.»²

«En résumé

Aie toujours présents à l'esprit ces cinq préceptes:

1. Simule. 2. Dissimule. 3. Ne te fie à personne. 4. Dis du bien de tout le monde. 5. Prévois avant d'agir.»³

¹ Éditions Arléa, 1996, p.13.

² Ibid., pp. 121-122.

³ Ibid., p. 123.

DES MONDES MEILLEURS

« La Crise sans fin » par Revault d'Allonnes

« Notre présent est envahi par la crise: il ne viendrait à l'idée de personne de le contester. Mais le constat de son omniprésence ne nous dit pas ce qu'il faut entendre par « crise » et ne lui confère aucun contenu immédiatement assignable. Bien au contraire. Car nous ne parlons plus aujourd'hui des crises – singularités plurielles liées à des domaines spécifiques – mais de la crise : singulier collectif qui englobe des registres aussi différents que l'économie, la finance, la politique, la culture, les valeurs, l'autorité, l'éducation, la jeunesse ou la famille. Cette généralisation qui conduit à une notion prétendument englobante pose d'emblée un problème épistémologique: est-on fondé à unifier sous un même concept ou une même notion des traits qui s'appliquent à des domaines si différents? Et quel est alors le statut de cette « crise » qui, loin de se cantonner à la sphère économique et financière, a gagné presque tous les domaines de l'existence et de l'activité humaines? [...]

Il y a manifestement un lien étroit entre ce paradoxe de l'immobilité fulgurante et la perception d'une crise généralisée dont on ne voit pas l'issue. Il est non moins évident qu'il s'agit avant tout d'une crise de la projection dans le futur. L'horizon d'attente étant en quelque sorte vidé de sa substance, le présent – temps de l'initiative – s'en trouve d'autant paralysé même s'il se donne à voir comme une succession effrénée d'instantanés éphémères. La crise du temps où nous vivons nous confronte donc à des modes inédits de dissolution de la certitude mais, pour cette raison même, elle nous oblige à reprendre en charge une question essentielle: celle de l'orientation vers le futur. Une société peut-elle se passer d'envisager ses perspectives d'avenir et renoncer à l'idée d'une action collective orientée par un horizon de sens? Peut-elle vivre sans un « sens » de l'histoire?

Répondre qu'il s'agit là – pour toute société – d'une exigence vitale n'implique pas pour autant la nécessité d'un avenir dessiné à l'avance. Nous n'avons pas besoin de savoir où va l'histoire pour penser une action historique sensée car nous savons qu'aucune garantie ne nous permet de la contrôler ou de la maîtriser. Ce qui caractérise la notion de « crise », c'est qu'elle lie indissolublement la réalité objective et l'expérience que nous en avons. La crise est aussi le vécu de l'homme moderne. Et si aujourd'hui, après la perte d'un certain nombre d'espérances séculières, nous sommes tenus de reprendre en charge la question du « tout de l'histoire », il ne s'agit pas d'un problème théorique et spéculatif: il a également trait à une expérience existentielle.

Les dilemmes qui s'attachent à la condition temporelle des hommes, aux modalités de leur existence historique, à la façon dont ils pensent et vivent le lien entre le passé, le présent et l'avenir n'appellent pas (ou pas seulement) une élaboration conceptuelle. Car il existe des réalités et des objets de pensée qu'aucun concept, dans son univocité, ne parvient à atteindre. Comment « dire » ce dont le concept ne peut rendre raison? La crise, précisément, n'est pas un concept mais une métaphore:

DES MONDES MEILLEURS

« La Crise sans fin » par Revault d'Allonnes (fin)

transporté de la sphère judiciaire au domaine médical, le terme a gagné la quasi-totalité des domaines de l'existence. Son statut métaphorique est l'expression d'un vécu rétif à toute traduction purement conceptuelle et il ne doit pas être considéré comme un manque ou une déficience au regard d'une analyse « achevée ». Car les énoncés métaphoriques ne sont pas seulement des formes imparfaites, provisoires, en attente d'une pleine élucidation théorique.

On peut, à l'inverse, penser qu'ils font sens dans une réflexion philosophique qui ne prétend pas à une objectivation intégrale de la réalité à l'aide de concepts parfaitement définis. Des expressions métaphoriques – telle la « crise » – portent au jour des orientations pratiques – et même vitales – qui ne peuvent se cristalliser en concepts purs. Elles offrent à la pensée une dimension d'intelligibilité, une « réserve de sens » qui nourrit l'analyse conceptuelle. Car l'usage de certaines métaphores fondamentales (« absolues » pour reprendre l'expression de Hans Blumenberg) répond à des interrogations réputées « naïves » auxquelles il n'existe pas de réponse définitive (théorique, conceptuelle, scientifique). Elles sont pourtant impossibles à éluder car elles sont au fondement de l'existence.

Si la modernité est non seulement un projet inachevé mais un projet inclôturable au sein duquel l'homme doit s'orienter, c'est en rencontrant la question du « tout » de l'histoire et de la politique qu'il se trouve du même coup confronté à la crise comme à un horizon de sens incontournable. Mais – quelles que soient son intensité et sa dureté – la force contraignante de la crise ne signe pas l'aboutissement d'un processus inéluctable, elle ne nous enferme dans aucune fatalité. Elle exige un retournement et une réorientation du regard : la crise sans fin est une tâche sans fin et non une fin.»¹

1 Myriam Revault d'Allonnes, *La Crise sans fin*, Seuil, 2012, pp.9-16.

DES MONDES MEILLEURS

« La politique postmoderne » par Seguin

«La crise de la modernité est l'état de pensée postmoderne. Car cette crise appelle à interroger fondamentalement l'humanisme, elle invite à questionner le développement de notre civilisation et sa visée. Ces bouleversements ont certainement le mérite de rendre justice aux pensées dites de la contre-culture, parce qu'il est probablement judicieux aujourd'hui de les considérer non plus comme des entités se dirigeant contre la culture mais des éléments indispensables pour la prolonger. Il n'est plus possible d'esquiver l'enjeu de la transition. Dans cette nouvelle situation, les critiques radicales deviendront sans aucun doute des forces de proposition et des sources d'inspiration.

Pour comprendre la crise contemporaine qui traverse les sociétés occidentales, il s'agit, en premier lieu, de saisir la nature des changements affectant l'évolution sociale. Avant même d'envisager l'action du politique, ou sa responsabilité, nous devons entrevoir une strate plus profonde: nos conceptions de la réalité. Car si crise il y a, elle repose essentiellement sur notre capacité à cerner et à concevoir les réalités émergentes d'une nouvelle société.

À la racine de l'ambivalence culturelle, nous avons une lente sédimentation épistémologique qui transforme la vision du monde moderne. La modernité – on l'oublie trop souvent – a aussi été un moment critique fondamental questionnant le statut même de la connaissance dans sa quête du vrai. Tout au long du XX^e siècle, des découvertes physiques primordiales ont modifié nos schèmes de pensée, et le monde a semblé plus vaste, l'évolution toujours plus rapide. La révolution est au cœur de la dynamique naturelle, technique et sociale, parce que le monde bouge, et la réalité se meut car nous la concevons et nous l'expérimentons comme telle. La crise nous confronte à ces changements, elle nous oblige à les prendre en considération. Nous savons qu'il nous faut changer nos modes de pensée non seulement pour englober la réalité plus vaste, simplement se représenter l'expansion de ce monde, mais aussi dans le but de pouvoir agir en lui, c'est-à-dire de rendre compte de notre propre expérience sociale dans son environnement global.

D'où cet axiome déterminant: les crises scientifiques coïncident avec les crises politiques. La crise scientifique elle concerne le champ de nos représentations, elle est métaphysique, philosophique et jusqu'à un certain point spirituelle. La crise politique est sociale et culturelle, elle touche au champ de l'action, elle est en quelque sorte existentielle. Or, les fondations de nos connaissances déterminent les fondations de nos actions, et réciproquement. Nous distinguons mieux la configuration de la crise dans l'écart entre ces deux sphères. C'est pourquoi le complexe de la culture est si malaisé à discerner, parce qu'il symbolise un entrelacement constant de changements multiples, avec leurs temps différents, leurs espaces propres, leurs identités spécifiques, qu'il nous faut joindre, dans un même mouvement. Pourtant, nous héritons d'un diagnostic crédible. Il a été établi par un ensemble de sociologues et de philosophes, de physiciens et de biologistes, d'artistes et de militants politiques qui ont évalué les causes du déséquilibre et aperçu les horizons d'une «autre modernité».

DES MONDES MEILLEURS

« La politique postmoderne » par Seguin (suite)

En lisant cette tradition moderne, nous déchiffrons les données du problème auquel nous devons faire face. Métaphysiquement, tous nos systèmes ont été bousculés. Politiquement, il est difficile de percevoir quelles sont les perspectives d'avenir, ou comment gouverner au présent. Socialement, nos projets de société poursuivent le projet humaniste dans sa forme tout en cherchant un contenu à son dessein. Culturellement, le vide socio-éthique se traduit par un malaise de plus en plus ample de la civilisation. La modernité paraît désormais incertaine. Mais, un consensus s'opère paradoxalement sur le fait que la modernité est entrée dans une étape réflexive sur son développement. [...]

Depuis déjà trois décennies, ce qui est court pour l'histoire des idées, nous assistons à un débat entre les tenants de la modernité et ses critiques postmodernes. Dans l'esprit des postmodernes, nous sommes bien témoins de la cristallisation d'une nouvelle ère. Derrière le postmoderne, nous devons voir une maturation synchrone de plusieurs domaines du savoir et de diverses aires d'activités sociales et culturelles. Bien que résultant de la modernité philosophique elle-même, ce moment débute esthétiquement après la seconde guerre mondiale, se catalyse socialement à la fin des années 1960, et se poursuit dans les projets politiques de l'après crise, au milieu des années 1970 jusqu'à nos jours. La genèse postmoderne est issue d'une interpénétration entre un moment philosophique (idée), une transition socio-culturelle (valeur), et des changements techniques (facteur).

Force est de constater toutefois que l'affirmation selon laquelle nous sommes entrés dans l'époque de la postmodernité ne peut se prévaloir de la totalité analytique que revêt la modernité comme période historique. Il est vrai que la question de la périodisation n'a pas perdu au fil des années son caractère polémique. Elle provoque encore des débats conflictuels entre les garants de la modernité et les tenants d'une époque envisagée sous l'angle du déclin ou de sa transformation. Nous nous trouvons donc dans une région confuse dont les frontières se situent entre la modernité tardive et une nouvelle situation sociale encore indéfiniment définie.»¹

«Le mouvement postmoderne semble similaire au modernisme dans sa structure car il entend donner sens aux changements contemporains, à l'image de ce qu'ont fait, à leurs époques, les avant-gardes modernes. Ce courant de pensée tente d'articuler les transformations récentes dans un nouveau système d'intelligibilité. Il essaie de repenser et d'inventer des modes innovants de pensée et d'action. La postmodernité représente un terrain sociologique et politique qui est tantôt considéré comme un levier pour penser le changement, tantôt comme un symptôme. Se poser la question de la postmodernité par le biais de son ambivalence demeure fertile parce que, dans une modernité regardée comme solide, il y a des temps et des espaces postmodernes, il existe des mouvements de transition qui animent nos sociétés et recomposent le développement. [...]

Généralement, l'usage du qualificatif postmoderne renvoie le plus souvent aux pers-

¹ Thomas Seguin, *La politique postmoderne: généalogie du contemporain*, L'Harmattan, 2012, pp.7-9.

DES MONDES MEILLEURS

« La politique postmoderne » par Seguin (fin)

pectives futures, aux méditations épistémologiques, à la volonté spéculative. Il souligne plus distinctement le besoin, pour le savoir, de répondre aux changements actuels, sur un plan théorique, ou tout simplement, la nécessité de les décrire, de manière novatrice, sur un plan pratique. Une définition du postmoderne peut varier selon le domaine de spécialité de notre interlocuteur. Néanmoins, tout domaine du savoir comporte des questionnements postmodernes, ou plus modérément, l'utilisation du terme « postmoderne ».

Il est possible de distinguer deux postures dans ces discours. La première posture – postmodernisme anglo-saxon – voit dans la postmodernité une nouvelle époque dont la périodisation s'avère indispensable en définissant les changements structurels engendrés par un processus de postmodernisation. La seconde posture – postmodernisme européen ou continental – s'attache à développer une démarche herméneutique qui, au sein du moderne, réarticule et réagence ses valeurs, par la relecture et la réécriture de son projet. [...]

Si le postmodernisme est une lutte spectrale sur le sens de l'histoire, il est symptomatique d'une lutte sur la manière de « dire » et de « faire » l'histoire. La diffusion du savoir et le développement de l'information ont favorisé une démocratisation de la narration historique. La politique moderne quant à elle, avait pour fondement une configuration qui a subi de conséquentes mutations. Nous sommes aujourd'hui dans un monde complexe, marqué par l'interdépendance des phénomènes. Sous ce régime, la démocratisation est nécessaire au projet social et à la décision politique, pour parer à la fragmentation et composer l'image dialectique du social. Jusqu'où pouvons-nous être conscients de l'histoire en train de se faire ? Comment symboliser ce processus même ? À travers l'étude du postmoderne, il convient, à nos yeux, de comprendre la façon dont la société peut donner consistance à la temporalité historique, et suivant à l'identité.»²

² Thomas Seguin, *La politique postmoderne: généalogie du contemporain*, L'Harmattan, 2012, pp.9-11.

DES MONDES MEILLEURS

« Écrire la crise » par Gontard

«L'élément essentiel qui traverse la culture postmoderne est le principe d'*altérité*. [...] En effet, contre l'idée de centre et de totalité qu'implique la raison dialectique, le principe d'altérité active l'image du réseau et celle de la dissémination, de sorte que si la modernité rêve l'*universel*, la postmodernité qui affirme une réalité discontinue, fragmentée, archipélique, postule un *diversel* dont la loi essentielle reste celle de l'hétérogène. Or l'intrusion de l'hétérogène dans le champ social se manifeste par la *crise* qui constitue l'horizon culturel de la postmodernité.»¹

«Depuis 1989, nous assistons donc, avec la fin du libéralisme, à la désintégration de la modernité, de sorte que l'extrême contemporain se présente bien comme une période de transition ou de «bifurcation majeure» – ce que j'ai appelé moi-même un seuil – que nous avons du mal à nous représenter et dont l'issue reste imprévisible. Les Causes de cet affaiblissement menant à la désintégration se trouvent dans les contradictions du système libéral que la crise a fait apparaître au grand jour, la principale de ces contradictions étant la disjonction, depuis la Révolution française de 89, entre la modernité «de modernisation technologique» et la «modernité de libération». C'est cet écart, toujours plus grand, entre les sphères économiques et sociales, qui révèle la vraie trahison des Lumières, ce qui explique le soin avec lequel l'idéologie libérale s'efforcera de brouiller cette réalité discordante dans son programme de réformisme rationnel [...]. L'implosion de la modernité dans la crise n'est donc que la conséquence du dévoiement précoce du projet moderne dans l'idéologie libérale [...].»²

«Jean-François Lyotard, le premier, a indiqué une possible connexion entre le développement contemporain des sciences de la *complexité* et l'imaginaire post-moderne dominé par le principe d'altérité sous la double modalité de l'hétérogène et du discontinu. Ce qu'il appelle «la science postmoderne», en focalisant ses recherches sur les phénomènes instables, bouleverse la dynamique des systèmes à fonctionnement déterministe, de sorte que le modèle laplacien de représentation du monde, fondé sur les principes de régularité et de prévisibilité, devient inopérant, aux très petites comme aux très grandes échelles et ne peut guère avoir d'application que locale et partielle. [...]

En fait, la prise de conscience de la complexité remonte au début du XX^e siècle avec le développement de la physique des particules et de la mécanique quantique qui mettent en évidence, contre l'idée de déterminisme, les notions d'instabilité, de logique floue et d'imprédictibilité, résumée par le fameux *Principe d'Heisenberg*. [...] La mécanique quantique comme théorie de la mesure, dans la physique de l'élémentarité, a bouleversé notre représentation du monde et en particulier la conception classique de la matière selon laquelle on peut fournir une description exacte, continue, prévoir son comportement, déterminé de manière rigoureuse par les conditions initiales...[...]

1 Marc Gontard, *Écrire la Crise: l'esthétique postmoderne*, PUR, 2013, p.41.

2 Ibid., pp.47-48.

DES MONDES MEILLEURS

« Écrire la crise » par Gontard (fin)

Or, la révélation la plus importante, apportée par la mécanique quantique est celle du *discontinu* de la matière à l'échelle de l'élémentarité.»³

«La pensée postmoderne met donc au premier plan, contre l'idée de centre et de totalité, celle de réseau et de dissémination. Tandis que la modernité affirme un universel (unique par définition), la postmodernité se fonde sur une réalité discontinue, fragmentée, archipélique, modulaire, où la seule temporalité est celle de l'instant présent, où le sujet, lui-même décentré, découvre l'altérité à soi, où, à l'identité-racine, exclusive de l'autre, fait place l'identité-rhizome, le métissage, la créolisation, tout ce que Scarpetta désigne, dans le champ esthétique par le concept d'*Impureté*. De là cette idée, qu'en contestant le sens moderne de l'Histoire, les postmodernes renoncent à la catégorie du nouveau et à celle du progrès pour une revisitation des formes du passé (Umberto Eco)... Mais ce qui n'est qu'éclectisme pour les uns (les néo-conservateurs) constitue pour les autres une réponse à «l'incrédibilité face aux méta-récits» de la modernité dont Lyotard fait le critère définitoire de la «condition postmoderne».

Si l'on accepte donc ce raccourci par lequel je définis le postmodernisme comme discours de la *paralogie* (Lyotard) et de la *différence*, contre la logique binaire et universalisante de la modernité, il devient évident que dans le domaine esthétique, et plus particulièrement en critique littéraire, la mise en ordre moderne du texte qui culmine avec le structuralisme laisse apparaître certaines insuffisances, en dépit de son caractère largement opératoire. On peut donc se demander s'il n'est pas temps de dépasser cet horizon de pensée qui recherche en toute chose la manifestation d'un ordre, pour postuler, comme l'ont fait les scientifiques, une science postmoderne du texte, une poétique du désordre qui prendrait en charge les impensés du structuralisme et qui se pencherait sur tout ce qui a échappé à la mise en ordre cybernétique?»⁴

³ Marc Gontard, *Écrire la Crise: l'esthétique postmoderne*, PUR, 2013, pp.51-52.

⁴ Ibid., p.129.

DES MONDES MEILLEURS

Biographies

Dramaturge et scénariste belge à la double appartenance linguistique, **Paul Pourveur**¹ écrit aujourd'hui en néerlandais et en français. Il a suivi une formation de monteur au RITS de Bruxelles puis s'est dirigé vers l'écriture de scénario. Dans un premier temps, il a été scénariste et script doctor pour le cinéma et la télévision. C'est au milieu des années 80 qu'il a commencé à écrire des textes pour le théâtre. Du *Diabla au corps* (compagnie De Witte Kraai, 1986), à *Shakespeare is dead, get over it!* (Philippe Sireuil, Théâtre National de Belgique, 2008), il a composé un répertoire extraordinairement riche, réunissant d'intrigants textes de théâtre grâce auxquels il s'est hissé parmi les plus importants pourvoyeurs de matière textuelle sur le territoire néerlandophone.

Paul Pourveur puise son inspiration dans les grands idéaux, les faits et les événements d'actualité, l'apparence et la réalité. Au sein de son œuvre dramatique, il organise la rencontre de différents genres et styles, traite parfois volontiers d'idées et de phrases tirées de textes scientifiques. Il offre aux spectateurs diverses matières, dans lesquelles ils peuvent puiser pour construire leurs propres récits. Parmi ses œuvres les plus remarquables, on peut également citer *L'Abécédaire des temps (post)modernes* (Michael Delaunoy, Rideau de Bruxelles, 2009).

Philippe Sireuil est né le 14 novembre 1952 à Léopoldville (aujourd'hui Kinshasa). Après des études secondaires au Lycée Hoche de Versailles (France) et à l'Athénée Royal d'Ixelles (Belgique), il reçoit un Diplôme d'humanités de latin et mathématiques en 1970, puis entreprend, de 1970 à 1974, des études supérieures de théâtre à l'Institut national supérieur des arts du spectacle (INSAS, Bruxelles). Avec Michel Dezoteux et Marcel Delval, il est cofondateur du Théâtre Varia, dont il est le directeur effectif de 1988 à 2000, avant de prendre ses fonctions de directeur artistique de l'Atelier Théâtre Jean Vilar de 2001 à 2003.

Artiste associé au Théâtre National de Belgique de 2005 à 2010, il est également, à travers sa structure de production La Servante, compagnon du Théâtre des Martyrs depuis juillet 2008. Pendant une vingtaine d'années, il a occupé une charge de cours à l'INSAS. Il a également enseigné au Studio Herman Teirlinck d'Anvers (1985), au Conservatoire d'art dramatique de Genève (1988), à l'École du Théâtre national de Strasbourg (de 1985 à 1990), au Conservatoire de Lausanne (2001), à la Haute école de théâtre de Suisse romande (2005), à l'École de la Comédie de Saint-Étienne (2007), et aux Teintureries, École de théâtre de Lausanne (depuis 2012). Parmi ses mises en scène les plus récentes : *Les Mains sales* (Comédie de Genève, 2013), *Récit de la servante Zerline* (Théâtre de la Place des Martyrs, 2014), *Voyage au bout de la nuit* (Théâtre Le Châtelard, 2014, et joué cette saison à la Comédie).

¹ Source : www.bela.be